

—Je ne sais, Monsieur, ce que vous appelez un affront, et je ne veux pas le savoir, car je tiendrai en ce moment pour une grave offense toute allusion au passé. Mais ce que je n'ignore pas, c'est que tous les ressentiments particuliers doivent s'effacer devant les grands intérêts de la patrie, que rien ne peut nous dispenser de servir.

—Et qui vous dit que je les ai abandonnés, ces grands intérêts, et que je ne cherche pas en ce moment même à les relever dans leur ruine ? Voilà ce qu'il faudrait savoir avant de m'accuser ainsi de trahison.

—Je n'accuse personne, Monsieur, et je suis toujours heureuse d'apprendre qu'un homme de plus a droit à mon estime.

Stanislas voulut tenter alors de justifier sa conduite dans les derniers événements, mais il dut s'apercevoir que s'il est toujours facile, dans l'entraînement des passions, de s'aveugler sur ses écarts et de s'entretenir dans de déplorables illusions, il n'est pas toujours aussi aisé d'en imposer aux âmes droites, seules juges du véritable honneur. Bien plus, en essayant d'expliquer ce qu'il appelait sa réserve et sa froideur pour la grande entreprise dont il avait été un des plus hardis partisans, il arriva lui-même à mieux comprendre jusqu'à quel point il avait failli. Car, à cette heure où la Pologne écrasée subissait les dernières violences de ses oppresseurs, ne faisait-il pas, lui, cause commune avec les Russes ? N'était-il pas devenu le défenseur intéressé de leur politique, et mille faveurs n'avaient-elles pas payé cette frontoise alliance ? Qui, et cependant, chose étrange ! Stanislas avait pu descendre si bas presque sans s'en apercevoir. Firley, l'habile espion des Russes, avait merveilleusement exploité les violentes rancunes de Porquell blessé de son maître. Il n'avait pas eu de peine d'abord à le maintenir dans une inaction qui se présentait à ses yeux comme une légitime vengeance. Cette attitude en un tel moment attirait naturellement à Stanislas les bonnes grâces des autorités russes, toujours si adroites dans leur politique. On lui fit entendre alors qu'il pouvait être très-utile pour la pacification de son malheureux pays, et on flatta son amour-propre par quelques missions de confiance présentées sous un jour honorable. D'un autre côté, les habitudes de magnificence et de plaisir si nécessaires à Stanislas, trouvaient admirablement leur compte dans une position rendue à dessein très-brillante, et ne contribuaient pas peu à l'entraîner et à le soutenir dans cette voie funeste. Il était donc entré dans Varsovie avec les Russes, qui n'étaient pas fâchés de s'entourer ainsi d'un certain nombre de transfuges, lesquels devaient faciliter par la suite le gouvernement de la conquête. Stanislas apprit successivement l'éloignement de Raphaël à la suite de l'armée, l'arrestation projetée du comte Bialewski, et enfin la détention et la condamnation de Rosa. Par une saillie d'imagination, il crut alors que les circonstances lui ménageaient un rôle très-propre à le rétablir dans l'estime de ceux qu'il avait si complètement abandonnés. Il voulait obtenir la liberté de Rosa, faire absoudre le comte, et profitant de l'exil probablement indéfini de Raphaël, dont il ignorait le secret mariage, assurer enfin ses anciens projets d'alliance avec la famille Bialewski. Rempli de ces romantiques pensées, il s'était présenté devant Rosa : mais la ferme vertu de cette jeune femme, la dignité de son regard, l'influence irrésistible de son noble langage, le firent bientôt descendre des hauteurs chimériques où il s'était placé, et lui révélèrent toute la pauvreté de son misérable cœur. Accablé de honte, déchiré même par de secrets remords, son frivole esprit tenta de s'excuser en alléguant le tyrannique empire d'une affection désespérée.

—Ah ! pourquoi faut-il que ce soit vous qui me reprochiez ma faute, s'écria-t-il en terminant sa justification ; avec vous je vivais irréprochable et honoré et ce n'est que l'insupportable douleur de vous perdre qui m'a précipité dans l'abîme où vous m'accablez de vos dédains.

—Je plains beaucoup plus les coupables que je ne les méprise, Monsieur, répondit Rosa avec une double expression de réserve et de pitié, mais au moins faut-il qu'ils n'aggravent pas leurs torts en voulant les excuser.

—Dussé-je les aggraver bien plus encore, reprit Stanislas, je dois pourtant vous dire ce qui m'amène ici. Sans me rendre un compte bien exact de la nature des griefs qui nous divisaient, j'ai pensé que dans les tristes et sérieuses circonstances où nous nous trouvions, des motifs d'un ordre supérieur pouvaient nous rapprocher et même nous réunir. En admettant les torts au moins involontaires que vous me reprochiez, j'ai cru pouvoir les effacer en me dévouant au salut de votre famille et même, dans une certaine mesure, à l'adoucissement des maux de notre patrie. Je puis assurer, peut-être, la fortune et la vie de votre père, et, bien entendu, de votre liberté. Mais au moins ne découragez plus des espérances auxquelles je n'ai pu pren-

dre sur moi de renoncer ; dites-moi que vous verrez sans regrets les efforts que je vais faire pour me relever dans votre estime, et qu'un jour...

—Assez, Monsieur, assez, reprit Rosa en interrompant avec vivacité ce dangereux discours : mais vous ignorez vous-même jusqu'à quel point vos paroles m'offensent. Je suis mariée, et Raphaël est mon époux !

Stanislas parut atterré et la parole expira sur ses lèvres : il n'avait qu'un moment de repentir, il avait compris l'étendue de sa faute et désiré sortir de cet abaissement, non par un généreux sacrifice, mais comme toutes les âmes longtemps amollies, en faisant ses conditions et en se préparant des compensations suffisantes. Ses offres devenaient inacceptables : il s'était inutilement repenti, abaissé ; ses passions, péniblement courbées, se redressèrent avec violence, comme un bois sec qui éclate et vole en éclats après avoir un moment plié sous une force passagère.

—Madame, répondit-il enfin avec une amère ironie, vous n'avez plus, en effet, besoin de mes services, pardonnez-moi de vous avoir importunée. Vous êtes maintenant assurée d'une protection qui sera sans doute très-efficace, je le souhaite de grand cœur. Ne craignez plus l'ennui de ma présence. Adieu, Madame.

Et il sortit, de nouveau poussé à toutes les extrémités de la bassesse par la colère et l'orgueil. L'honnête Firley, qui l'attendait au dehors, sut faire valoir et prospérer un fond si bien disposé.

En se retrouvant seule, Rosa éprouva un mouvement de joie, comme si la liberté lui était rendue ou comme si du moins sa triste prison était devenue une tranquille et charmante retraite.

—O mon Dieu ! s'écria-t-elle, que de remerciements vous dois-je pour avoir autrefois défendu des séductions d'un tel homme ! et quelle misère serait la mienne si j'avais jamais pu consentir à l'épouser ! C'est votre religion sainte qui m'a appris à préférer les beautés de l'âme à toutes les autres d'une apparence vaine et trompeuse. Soyez loué, soyez béni, ô mon Dieu !

Cependant elle demeura une partie de cette journée dans un grand émoi, craignant toujours de voir et d'entendre l'odieux personnage dont elle avait reçu une visite si inattendue. Mais personne ne parut, sauf le geôlier, à l'heure du repos. On ne l'avait pas oubliée, cependant, et au moment où elle allait paisiblement se livrer au sommeil, on vint la chercher pour comparaître de nouveau devant la commission. Là, en apprenant par les questions qui lui furent adressées que Pasile de son père n'avait pu être découvert, elle fit naïvement éclater le bonheur qu'elle en ressentait.

—Madame, lui dit le président d'une voix dure, car nous savons maintenant que vous êtes fille et femme de rebelle, songez un peu plus au supplice qui vous attend, et ne vous imaginez pas que notre arrêt ne soit qu'une feinte pour vous faire parler. Une dernière fois, consentez-vous à user de votre influence pour décider le comte Bialewski à se rendre aux ordres de l'Empereur ? Votre soumission vous assurera la clémence de vos juges. Songez d'ailleurs qu'à la nouvelle de votre supplice et des peines qui le suivront, votre père n'hésitera pas à se livrer lui-même, vous pouvez en être certaine. Votre obstination lui sera donc inutile et n'aura servi qu'à irriter notre juste sévérité.

—Le supplice de l'innocent est précieux devant Dieu, répondit Rosa avec une invincible résolution, cela me suffit.

—Que les conséquences de votre opiniâtreté retombent donc sur vous, ajouta le président d'une voix emportée, et sur tous ceux que vous devriez aimer avec plus de discernement.

—Ne vous flattez pas d'échapper vous-même, pas plus que votre maître, aux conséquences de votre cruelle tyrannie, reprit Rosa avec une solennelle assurance : Dieu est notre juge à tous et il a le temps pour lui.

—Silence, Madame, répliqua le président avec colère et préparez-vous à écouter l'irrévocable confirmation de votre sentence.

Après avoir un moment consulté les autres membres de la commission, il se leva et prononça l'arrêt définitif qui condamnait la fille du comte Bialewski, coupable du crime de haute trahison, à subir publiquement, dans la cour du château, le supplice du knout fixé à vingt-cinq coups de fouet, puis à être déportée en Sibérie, pour y être appliquée aux travaux des mines. Rosa écouta ce cruel arrêt sans trouble et sans effroi, et ramenée dans sa prison, elle y passa la nuit en prières. Le lendemain, quand on vint la chercher, on la trouva endormie aux pieds de son lit. Elle se leva promptement, se recommanda à Dieu, et suivit les soldats, qui paraissaient confondus de tant de courage. La cour du château était remplie de plusieurs détachements sous les armes : les portes avaient été ouvertes pour laisser entrer le public. Mais presque personne ne voulut profiter de cette lugubre invitation. Rosa monta d'un pied